L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 8 AVRIL 1895 Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 8 AVRIL 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET DE L'UNE TOMBE.

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

QUATRIÈME PARTIE.

LA JOLIE DENTELLIÈRE.

(Suite.)

Toutes deux subirent avec un courage héroïque l'épreuve d'une terrible infirmité.

Enfin l'une et l'autre s'éteignirent dans un des établissements de bienfaisance qui devaient perpétuer leur souvenir.

Si Sainte-Enémée n'est pas comme le mont Sainte-Odile le but de nombreux pèlerinages, les éléments d'attraction ne manquent pas pour attirer les touristes dans le pays où elle a vécu. La variété des sites offre constamment de nouveaux motifs à l'admiration ; ce sont les donjons, les machicoulis du château de la Case, fièrement campé dans une échancrure des montagnes du Causse, qui semble s'être écarté pour lui fournir un abri et une ceinture de verdure ; c'est le village de la Malène, tapi dans un ravin où les hauteurs du causse Méjan et du causse de Sauveterre sont tellement rapprochées que le Tarn y trouve à peine passage pour ses eaux d'un vert d'émeraude.

Cependant nos voyageurs n'oubliaient pas le but scientifique de leur mission ; ils prenaient des notes sur la nature du sol, sur la formation des roches, dont les tons chauds contrastent avec les teintes sombres et grises des montagnes de l'Auvergne.

Ils croyaient avoir épuisé toutes les formules d'admiration lorsqu'ils descendirent en barque le cours du Tarn et s'engagèrent dans une passe resserrée entre deux murailles de rochers, se dressant vers le ciel comme des aiguilles. Arrivés au cirque des Baumes, qui peut soutenir la comparaison avec le cirque célèbre de Gavarnie, ils s'y arrêtèrent dans une muette contemplation, ne trouvant pas de paroles pour exprimer leurs expressions. Ensuite ils s'engagèrent dans les rapides, où le Tarn bondit au milieu des rochers qui en rendent la navigation extrêmement dangereuse. Mais les regards sont si bien fascinée par la troublante beauté du paysage d'une sauvage grandeur, qu'on oublie qu'un coup de gaffe, donné maladroitement par le batelier, peut vous précipiter dans le tourbillon d'écume.

Enfin la mission arriva aux Rosters, où se terminait l'excursion dans les gorges du Tarn.

—Mes amis, dit M. Fréminy, nous avons assez donné au plaisir des yeux. Il est temps de nous rappeler que nous devons rapporter au Ministère des renseignements scientifiques.

Alors commença le véritable et sérieux travail des ingénieurs.

Nous n'avons pas à les suivre dans leurs études géologiques, leurs observations et leurs conjectures sur les révolutions que le terrain avait traversées sur les temps préhistoriques auxquels il fallait faire remonter la formation des roches.

Nous trouverons plus d'intérêt à pénétrer avec eux dans les cavernes nombreuses, que le temps a creusées dans les falaises des causses, dont quelques-unes seulement ont été récemment explorées.

Nous nous éloignons des bords du Tarn et nous nous trouvons dans les solitudes du causse Noir, à travers lequel bondit avec une rage furieuse le torrent de la Jonte.

Les grottes du Mort, de Nabrigas, et quelques autres fournirent à la mission l'occasion de recueillir des ossements, des armes, des objets en fer et en pierre qui appartenaient à l'époque où les populations de la Gaule vivaient encore à l'état sauvage. Mais ce fut surtout dans la grotte de Dargilan que nos explorateurs firent d'intéressantes découvertes.

Quelques années auparavant, en 1880, un jeune pâtre ayant poursuivi un renard, l'avait vu disparaître dans un trou étroit ne paraissant pas avoir une grande profondeur ; il avait allumé à l'entrée un grand feu pour enfumer l'animal, mais avait vainement attendu que le renard, à demi asphyxié, s'élançât hors du trou.

Surpris de son succès, il avait élargi l'orifice, s'était glissé à l'intérieur et avait pénétré dans une immense salle, aux voûtes plus élevées que celles d'une cathédrale, et qui en précédait d'autres.

Quelques touristes ayant eu connaissance de la découverte du jeune berger, avaient voulu pénétrer plus avant ; mais ils avaient été arrêtés par des obstacles qui ne pouvaient être franchis qu'à l'aide d'échelles et d'un outillage dont ils étaient dépourvus ; de sorte que l'exploration de la caverne de Dargilan était encore à faire.

L'entrepise devait tenter nos ingénieurs.

Ils se munirent d'échelles, de cordages, de torches et s'aventurèrent dans des couloirs qui s'élargissaient tout à coup de manière à recevoir un certain nombre de personnes, puis se resserraient de telle sorte que deux hommes n'y pouvaient passer de front.

Parfois, éveillant des échos endormis depuis le commencement des siècles, ils faisaient crouler des masses de pierres sous leurs pieds.

La lueur des torches effrayait des oiseaux nocturnes qui se détachaient des voûtes, frôlaient le visage des visiteurs audacieux, qui venaient les troubler dans leur domaine.

La marche à travers les obstacles qui se dressaient à chaque instant sous les pas des ingénieurs n'était pas sans péril ; en glissant sur des pierres polies, ils étaient exposés à des chutes terribles ; mais ils étaient dédommagés de leurs peines par des merveilles que depuis bien des siècles aucun œil humain n'avait contemplées.

Ils s'arrêtèrent éblouis à l'entrée d'une salle immense dont les voûtes dépassaient cinquante mètres de hauteur. Les parois, formées de marbre, de basalte, de porphyre, présentaient à la lueur des torches des tons étonnamment décoratifs. Des stalactites descendaient de la voûte, tantôt sveltes et légères, tantôt massives, et donnaient à cette salle l'aspect d'une nef de cathédrale.

Au fond, une table de pierre avait dû servir à des sacrifices humains.

Ils découvrirent dans les angles des haches en silex, des couteaux et beaucoup de ces ustensiles connus avant l'âge de fer.

Des ossements jonchaient le sol ; ils provenaient d'animaux gigantesques depuis longtemps disparus.

Le chef de la mission examina des crânes qui, d'après lui, avaient certainement précédé l'invasion des Celtes dans notre pays.

La grotte de Dargilan offrait tous les éléments de précieuses découvertes qui devaient immortaliser la mission.

Les explorateurs ne se lassaient pas de la parcourir, et déjà ils avaient fait beaucoup de chemin sans que rien annonçât qu'ils fussent au terme de leur exploration, lorsque, ayant pénétré dans une nouvelle salle, un cri de surprise et d'horreur s'échappa en même temps de toutes les poitrines.

Ils avaient sous les yeux deux cadavres dans un état de décomposition avancée. Les corps, celui d'un homme et d'une femme, étaient enlacés ; des bijoux, des montres d'or, la toilette de la femme, annonçaient que ces deux morts avaient appartenu à la classe riche de la société.

Les ingénieurs se rappelèrent alors une histoire qu'un de leurs guides leur avait racontée.

Deux ans auparavant, un jeune homme de bonne famille s'était épris d'une jeune fille de Marvejols, célèbre par sa beauté ; son amour était partagé, mais une vieille haine séparait les deux familles, comme l'étaient la famille de Roméo et celle de Juliette.

Après s'être heurtés contre une opposition invincible, les deux amoureux se décidèrent à fuir. On se mit à leur poursuite. Ils se dirigeaient vers le causse Noir dans l'espoir de gagner Millau, puis la Garonne. On allait les atteindre lorsque, brusquement, ils disparurent. Et comme il avait été impossible de retrouver leurs traces, on en avait conclu qu'ils s'étaient noyés dans le Tarn.

Le mystère se trouvait maintenant expliqué : les malheureux jeunes gens, pour échapper à ceux qui les poursuivaient, s'étaient réfugiés dans les grottes de Dargilan ; mais, perdus au milieu de ce labyrinthe souterrain, ils étaient morts de faim.

Ils avaient évidemment pénétré dans les grottes par une issue autre que celle découverte par le jeune pâtre.

Ce ne fut qu'après avoir longtemps marché dans divers sens, que les explorateurs parvinrent à découvrir une lueur qui venait du dehors.

La falaise du causse Noir s'ouvrait de ce côté sur le lit de la Jonte, à peu près à sec une partie de l'année ; la fissure était dissimulée par des broussailles, et de l'autre côté du torrent, une muraille de rochers se dressait à pic. Aucun homme n'aurait pu la gravir ou la descendre.

Les ingénieurs s'empressèrent d'avertir les autorités de leur lugubre découverte, afin que les derniers devoirs fussent rendus aux deux victimes de la cruauté de leurs parents.

Alors ils prirent quelques jours de repos, qu'ils consacrèrent à mettre en ordre les objets qu'ils avaient recueillis et à rédiger leurs observations.

Mais plusieurs fois encore ils renouvelèrent leurs visites à cette incomparable grotte de Dargilan.

Le chef de la mission ne paraissait pas aussi étonné que ses compagnons.

—Mes amis, leur disait il, le phénomène que nous venons d'admirer est beaucou moins rare que vous ne le croyez ; j'ai visité en Amérique la fameuse caverne de Mont-mouth et les curieuses gorges du Colorado ; en Autriche, les immenses souterrains des Alpes styriennes ; c'est tout un monde dont on n'avait pas idée il y a trente ans.

Mais on s'adonne plus que jamais à la science, à toutes les recherches scientifiques, et l'avenir nous réserve encore de grandes surprises. Je suis sûr que dans les Alpes françaises, et aussi dans les Pyrénées, que l'on croit bien connaître, on ferait d'étonnantes découvertes.

Une belle ardeur s'empara des jeunes ingénieurs.

—Si nous y allions ! s'écrièrent-ils.

—Ces régions ne sont pas comprises dans notre mission ; mais nous ne pouvons quitter ce pays sans avoir visité Montpellier-le Vieux, appelé aussi la Cité du Diable, dont nous ne sommes qu'à quelques lieues.

—D'où vient ce nom de Cité du Diable ? demanda Lucien Delteil.

—Il s'explique assez naturellement ; à une époque qu'il est impossible de déterminer, une convulsion du globe bouleversa cette région ; les eaux, dans une poussée formidable, enlevèrent les terres, toutes les matières friables, et ne laissèrent debout que les pierres, qui, dans leur ensemble, présentent l'aspect d'une ville maudite, dont les habitants auraient été exterminés par le feu du ciel.

Les peu nombreuses populations du pays s'éloignent avec effroi de ce lieu qu'ils appellent la Cité du Diable, et par opposition sans doute, au chef-lieu du département de l'Hérault, qui était pour les habitants de la contrée le type de la grande ville, ils donnèrent aussi le nom de Montpellier-le-Vieux à cet amas de ruines.

Dans leurs terreurs superstitieuses, ils évitaient si bien de parler de la Cité du Diable que l'existence de ces ruines n'a été connue qu'en 1883.

Après avoir admiré le village de Saint-Véran, dont les maisons sont curieusement mêlées au chaos des rochers et aux ruines de vieilles tours féodales, nos touristes s'arrêtèrent au bord du torrent Bramabiau (beuglement du taureau), qui, après s'être frayé une route souterraine, jaillit à travers les rochers en flots écumants.

Ils avaient devant eux, comme fond de tableau, les hautes cîmes du mont Lozère et du mont Aygual, ces géants des Cévennes.

Enfin, tout près de la Dourbie, affluent du Tarn, ils se trouvèrent en présence de la Cité du Diable.

" A douze ou quinze kilomètres de Millau, dit M. Martel, un des explorateurs de la région, Montpellier-le-Vieux est une ville en ruines, mais une ville de rochers, construite par la nature et dégradée par les érosions. Cette cité aux monuments colossaux, suspendue au causse Noir, à quatre cents mètres au-dessus de la Dourbie, sur les remparts de Dolomée, en tout semblables à ceux qui encaissent les vallées de la région des causses couvre, avec ses dépendances, une surface d'environ mille hectares et ressemble de loin à la capitale détruite d'un peuple de géants.

" On se fera une idée de son aspect général si l'on imagine la triple combinaison de la forêt de Fontainebleau, avec ses pins et ses caprices rocheux, de la Suisse saxonne, avec ses arches et ses piliers de grès, et des falaises cauchoises avec leurs murs blancs et leurs ogives immenses.

" Absolument indescriptible est cette Pompéia cyclopéenne toute sillonnée de rues, de carrefours, creusée de cirques, remplie d'obélisques et d'arcs de triomphe. "

La nature, en ses merveilleux caprices, offre à Montpellier-le-Vieux, dans des proportions gigantesques, l'image de monuments créés par la main des hommes.

On y trouve une enceinte fortifiée, une citadelle, une cathédrale, un cirque qu'il serait facile de transformer en salle de spectacle, des rues et des ruelles où le voyageur qui n'est pas accompagné d'un guide peut facilement s'égarer.

C'est ce qui arriva à Lucien Delteil.

Souvent ses amis le plaisantaient sur ses distractions. C'est que, en effet, ses recherches et ses travaux scientifiques étaient troublés par d'autres préoccupations. Il se transportait par la pensée dans l'hôtel de la rue Boulainvilliers et surtout dans le petit appartement de la rue Godot-de-Mauroi, dans cette chambre où travaillait la jolie dentellière et dont le seul luxe était des bouquets de fleurs naturelles dans des vases.

Constamment il avait sous les yeux la ravissante image d'Emilienne, et il se demandait :

—Que fait-elle en ce moment ? Pense-t-elle à moi comme je pense à elle ?

La dernière lettre de Mme Villarceau lui disait d'avoir toujours bon espoir, mais ne fixait pas encore l'époque où il pourrait revenir à Paris. Il trouvait long son exil.

Nos explorateurs avaient passé la journée dans la cité du Diable. Lucien avait l'esprit disposé à la rêverie et ne prêtait qu'une attention distraite aux explications de M. Fréminy, qui démontrait comment s'était opérée, à une époque qu'il cherchait à préciser, la convulsion terrestre dont ils avaient sous les yeux les prodigieux effets.

La petite caravane s'étant engagée dans une galerie resserrée entre de gigantesques rochers, qui avaient l'air de spectres d'un passé préhistorique, Lucien s'oublia dans un angle du cirque des Roquettes, une des merveilles de la cité du Diable.

Quand il s'aperçut que la nuit allait le surprendre, il voulut rejoindre ses compagnons ; il les chercha et ne les trouva point. Puis, la nuit étant venue, il se trouva perdu au milieu des rochers, et sans une torche pour se diriger dans ce labyrinthe.

Il n'avait qu'une chose à faire : chercher un endroit aussi commode que possible et s'y étendre pour se reposer et attendre le jour.

Il était accablé de fatigue ; malgré la fraîcheur de la nuit, il s'endormit enveloppé dans son manteau. Et il eut un rêve. Oh ! le rêve délicieux !

Il était dans une église, à côté d'Emilienne en toilette de mariée ; tous deux étaient debout, très émus, devant le prêtre qui bénissait leur union. Aux sons bruyants des orgues se mêlaient des chants et des cantiques ; il lui semblait que c'étaient des voies d'anges qui chantaient.

Quand il se réveilla, la nuit était toujours épaisse et silencieuse. Mais aux premières lueurs du jours, il entendit les cris de ses compagnons qui le cherchaient et l'appelaient.

Alors, dirigé par les appels réitérés, Lucien ne tarda pas à rejoindre ses amis, qui avaient passé la nuit dans de mortelles inquiétudes.

On quitta la cité du Diable pour rentrer à l'auberge de village où la mission avait trouvé l'hospitalité.

Deux lettres y attendaient Lucien.

L'une était de Mme Villarceau, l'autre de son ami Paul Lebrun.

XV

DEUX LETTRES.

Voici la lettre de Mme Villarceau :

"Mon cher enfant,

" Prends encore patience pendant quelque temps ; j'ai toujours le ferme espoir de réussir ; mais je suis prudente et je sens que je ne dois pas être trop pressée.

" Tu connais l'affection de ton père et de ta mère ; ils sont fiers de toi et nous comprenons tous deux qu'ils rêvent pour leur fils un mariage brillant et riche. Mais s'ils ont des projets qui soient en opposition avec tes vœux et les miens, ils les sacrifieront, n'en doutons pas un instant, au désir de te voir heureux.

" Toutefois, pour ne pas compromettre le succès, je tiens à saisir l'occasion favorable de faire entendre ma voix, et je persiste à penser qu'il vaut mieux que j'agisse seule et que la présence du client pourrait gêner l'éloquence de l'avocat. Sans faire tort à ton intelligence, je crois que je m'entends un peu mieux que toi en diplomatie. Je te le dis encore, compte sur moi et attends avec confiance.

" Il me semble que je t'entends t'écrier, en lisant ma lettre : —" Déjà une page d'écriture, et ma grand'mère ne m'a pas encore parlé d'Emilienne !"

"En t'interdisant de lui écrire, je me suis engagée à la voir souvent ; tu sais que je tiens ma parole, puisque ce n'est guère que d'elle dont je te parle dans toutes mes lettres.

"Je ne puis comprendre comment elle joint à une si grande ardeur d'affection tant de réserve et de candeur ; c'est une flamme qu'elle contient en elle-même. Cependant, quand je lui parle des éloges que font de toi tes chefs et de la haute opinion qu'on a au Ministère de ton talent, de tes capacités, je la vois toute rayonnante, et ses yeux semblent me dire : —"Comme je suis heureuse de vous entendre ! Jamais on ne dira assez de bien de Lucien !"

" Ces jours derniers, je l'ai trouvée toute soucieuse et je remarquai de la fatigue sur ses traits. Je lui en ai demandé la cause et elle m'a répondu : " J'ai lu un livre où il est question de grottes et de cavernes ; il y a, dit-on, du danger à les visiter ; des personnes y ont trouvé la mort. Pendant toute la nuit j'ai pensé à M. Lucien et je n'ai pas pu dormir. "

" Je l'ai rassurée en lui disant que toi et tes camarades étiez sous la conduite d'un homme expérimenté, qui ne vous laisserait pas faire des imprudences.

—" C'est à cause de moi qu'il est parti, m'a-t-elle dit ; si un malheur ou seulement un accident lui arrivait, je ne pourrais jamais m'en consoler. "

" J'ai traité ses folles terreurs sur le ton de la plaisanterie.

—" Oui, M. Lucien reviendra, me répondit-elle ; mais si vous, M. et Mme Delteil êtes privés de sa présence, c'est moi qui en suis la cause ; si son père et sa mère savaient cela, ils m'en voudraient.

—" Quand ils sauront cela, mon enfant, ai-je répliqué, ils n'auront pour vous que des paroles de tendresse."

"Elle eut un doux sourire. Car elle a, comme toi, confiance en moi.

"Ce n'est pas uniquement à cause de toi, mon cher Lucien, que je me fais un devoir impérieux de mener à bonne fin la mission dont je me suis chargée. J'ai donné à Emilienne l'espoir qu'elle serait ta femme, et je ne me pardonnerais pas de lui avoir préparé une déception. C'est une âme vaillante, mais aussi quelle sensitive ! Sous une apparence calme se cache une puissance d'émotion extraordinaire.

—Hier, c'était l'anniversaire de la mort du docteur Villarceau, De bonne heure, le matin, ton père et ta mère avaient accompli leur pieux pèlerinage au cimetière. J'y suis allée seule dans l'après-midi. Lorsque je suis entrée dans l'allée latérale, qui conduit au monument de mon cher défunt, une jeune fille marchait à une vingtaine de pas devant moi. Je ne la voyais que de dos, et cependant je la reconnus tout de suite ; elle a une démarche qui n'appartient qu'à elle.

"Une femme pauvrement vêtue, tenant un enfant par la main, se rencontra avec Emilienne. C'était sans doute une jeune veuve qui venait de rendre visite à la tombe de son mari ; l'enfant était pâle, maigre, souffreteux. Emilienne échangea quelques paroles avec la mère, qui pleurait, caressa l'enfant, à qui elle donna quelques pièces de menue-monnaie.

"C'était l'aumône du pauvre au pauvre ; je ne sais rien de plus touchant.

"Je m'étais dissimulée derrière un monument ; je continuai mon chemin quand Emilienne se fut éloignée, et arrivée à la tombe de ton grand-père, je vis Emilienne agenouillée. Elle se releva et resta toute pensive devant le monument.

" Une froide bise soufflait à travers les branches des cyprès ; Emilienne ne paraissait pas s'en apercevoir et s'oubliait dans son pieux recueillement.

—" Emilienne, lui dis-je, vous allez prendre froid, il faut ménager votre santé."

" Elle rougit comme si je lui eusse reproché une mauvaise action.

" Je repris, après un silence :

—" Ainsi, ma chère enfant, vous n'oubliez pas l'anniversaire de la mort du docteur Villarceau ? Pourtant vous ne l'avez pas connu.

—" C'est vrai, madame, me répondit-elle, mais il était votre mari ; et puis il a été le protecteur de maman Marguerite.... Ah ! elle m'a parlé bien souvent du bon docteur, et je n'ai pas oublié qu'elle me disait : "— Ma fille, que le nom du bon docteur soit toujours dans tes prières. Il a passé sur la terre en faisant le bien, et sa sollicitude n'a pas cessé de s'étendre sur toi. Le souvenir du bon docteur Villarceau réchauffe le cœur et nous entretient dans l'amour du bien."

"J'étais profondément émue.

"A mon tour, je me suis recueillie sur la tombe de mon mari. Emilienne était restée près de moi, pendant que Mme Martinet se tenait discrètement à distance.

"Nous sommes sorties ensemble du cimetière. Ma voiture m'attendait à la porte, j'ai voulu qu'elles y montassent avec moi et je les accompagnai jusque ches elles sous prétexte de me reposer un instant, mais en réalité pour me procurer le plaisir de continuer mon agréable causerie avec Emilienne. C'est que, en causant avec elle, je découvre toujours quelque trésor nouveau dans cette âme qui me semble faite d'une essence plus pure que les autres.

"La même crainte a'arme toujours sa délicatesse ; toujours elle a peur d'être la cause d'un dissentiment entre toi et tes parents. Je fais tout ce que je peux pour la rassurer, mais sans y réussir complétement. Aussi il me tarde, à présent, de mettre fin à ton anxiété et à la sienne.

"Comme je te l'ai écrit, elle vient nous voir de temps à autre ; ses visites font grand plaisir à ta mère, et je constate avec satisfaction que Valentine s'attache de plus en plus à Emilienne.

" En rentrant, j'étais décidée à aborder la grosse question ; mais ton père est rentré fort tard, et tout de suite après avoir mangé un morceau il s'est retiré dans son cabinet afin de consulter ses livres au sujet d'un malade dont le cas est embarrassant.

" Tu sais que, fidèle aux traditions du docteur Villarceau, ton père considère les fonctions d'un médecin comme un sacerdoce et que sa conscience ne serait pas tranquille s'il n'employait pas pour sauver un malade toutes les ressources que la science et l'expérience mettent à sa disposition.

" Enfin le moment de parler haut et ferme n'est plus éloigné, et en terminant cette longue lettre mon cher enfant, je te répète encore : " Prends patience et aie bon espoir. "

" Je t'embrasse de tout mon cœur.

" VVE VILLARCEAU. "

En achevant sa lecture, Lucien avait de grosses larmes dans les yeux.

Il resta quelques instants pensif, puis murmura :

—Oui, bonne grand'mère, j'ai confiance, une cause défendue par vous ne peut manquer de triompher.

La lettre de Mme Villarceau et celle de Paul Lebrun étaient arrivées avec un retard de quatre jours, à cause des brusques changements que la mission avait apporté à son itinéraire.

C'est ce que remarqua le jeune ingénieur en examinant les timbres dont les deux enveloppes étaient couvertes.

Paul Lebrun écrivait à Lucien Delteil :

" Mon cher Lucien,

" Est-ce que tu ne vas pas revenir bientôt ? J'ai hâte d'assister à ton bonheur et je suis non moins impatient de te voir témoin du mien. Il viendra, mon ami, il viendra ce jour tant désiré où tu seras l'époux de Mlle Emilienne et moi celui de ma bien-aimée Georgette.

" Décidément, Lucien, le Ciel nous a traités en enfants gâtés.

" Depuis longtemps, je n'avais pas rencontré Mlle Emilienne Lormont.

" Je l'ai revue.

" C'était au parc Monceau, où j'étais allé me promener en compagnie de mon père et de Georgette, Mlle Emilienne s'y trouvait avec sa fidèle Mme Martinet.

" Etait-ce le bonheur de se savoir aimée par un homme tel que toi qui communiquait à sa physionomie cette sérénité souriante, que j'ai si souvent admirée sur la figure des anges mis en scène par le génie des grands maîtres de la peinture ?

"Jamais elle ne m'avait paru aussi belle.

"Après l'avoir saluée, je lui ai présenté ma fiancée. Je dois te le dire, j'étais ébloui de tant de beauté et, par suite, je crois bien, gauche et timide. Cependant, nous étions encouragés par ses douces paroles, la simplicité et l'aménité de ses manières.

"Tu te le rappelles, nous avons exprimé l'espoir qu'une mutuelle affection unirait nos deux fiancées. Eh bien, mon ami, je crois que cette amitié a devancé nos prévisions. J'ai remarqué que, tout de suite, un courant de sympathie les attirait l'une vers l'autre.

"Elles se sont embrassées, mon ami ; oui, deux fois elles se sont embrassées !

"Après que nous nous fûmes séparés, j'ai interrogé Georgette au sujet de Mlle Emilienne.

—"Oh ! Paul, m'a-t-elle dit, quelle ravissante jeune fille que Mlle Emilienne ! Mais elle a tout pour elle.... Ah ! celui qui l'épousera sera bien heureux !.... Je trouve en elle une telle perfection que je ne puis me considérer comme son égale ; aussi je me suis sentie toute fière quand elle m'a embrassée et a exprimé l'espoir que nous nous reverrions.

"Mon cher Lucien, je crois que peu de jeunes filles sont capables de reconnaître la supériorité d'une autre jeune fille sans qu'une ombre de jalousie se mêle à leur admiration. Aussi avec quel plaisir j'ai entendu Georgette exprimer ses sentiments à l'égard de Mlle Emilienne ! S'il eût été possible, j'en aurais aimé ma fiancée davantage encore.

"Les heures que nous passons ensemble sont toujours trop courtes ; mais j'ai eu la joie d'être avec elle une journée tout entière. Quelle belle et bonne journée !

"Georgette désirait vivement revoir Mme Delmas, qui avait été si bonne pour elle à l'époque où, à l'auberge du "Faisan doré", on mettait sa patience à de si cruelles épreuves.

"Nous sommes partis un matin pour Monthléry avec une cargaison de livres et de jouets à donner aux enfants.

"Je n'essayerai pas de te décrire l'affectueuse réception que nous ont faite ces braves gens. La pauvre Mme Delmas, que la paralysie cloue sur une chaise longue, rayonnait de bonheur et ne se lassait pas de regarder sa chère Georgette devenue une élégante demoiselle.

"Henri et Germaine remplissaient la salle de leur bruyante gaieté ; ils ne pouvaient quitter leur bonne amie Georgette ; ils l'accablaient de baisers.

" Nous avons facilement cédé aux instances de M. Delmas, qui a tenu à nous garder toute la journée.

" Après le déjeuner, nous sommes allés comme en pèlerinage aux endroits où Georgette et moi nous étions rencontrés. A chaque pas surgissait un souvenir.

—" Vous rappelez-vous, Georgette ?

—" Vous souvenez-vous, Paul ?"

" Et nous marchions d'un pas léger à travers la campagne déserte, nous communiquant nos impressions qu'égayait un beau soleil d'hiver.

" Nous revînmes au bourg.

" En passant devant le "Faisan doré," je remarquai que l'auberge avait l'aspect morne d'une maison abandonnée. Les clients d'autrefois semblent n'en plus connaître le chemin. L'oiseau grossièrement peint sur l'enseigne me parut triste, comme s'il eût eu le pressentiment d'une ruine irrémédiable.

" Georgette poussa un soupir. La chère enfant a déjà oublié le mal qu'on lui a fait ; elle ne songeait à ce moment qu'aux bons procédés, bien lointains, hélas ! de l'homme qui l'a recueillie et élevée.

" Tout son passé, l'énigme de sa naissance se présentèrent à sa pensée, et son bras serrait plus fortement le mien, comme pour me dire que c'était à moi, à moi seul qu'elle devait son bonheur présent.

" Tu te rappelles que Mlle Emilienne ne pouvait prononcer le nom de sa maman Marguerite sans que des larmes lui vinssent aux yeux : il en est de même de Georgette chaque fois qu'elle parle de sa maman Jacqueline.

" Que de choses semblables dans la destinée de ces deux jeunes filles !.... Toutes deux sans famille, toutes deux livrées dès l'enfance aux hasards de la vie ! Il y a dans cela comme une raison de l'intimité qui doit régner entre nos deux foyers.

"Georgette s'appuyait à mon bras, et sur notre passage, dans les rues de la petite ville, elle recueillait des sourires d'amitié, et c'était à chaque instant des "Bonjour, mademoiselle Georgette". Des mains aussi venaient serrer les siennes.

"Le reste de la journée s'écoula rapidement. Cependant, par moments, je remarquais un nuage de mélancolie sur le visage de Georgette. Etait-ce le souvenir de ses parents adoptifs ? Etait-ce le regret de quitter sitôt ces excellentes gens dont le dévouement lui avait été si précieux ?

"Elle est si aimante, ma Georgette ?

"Enfin il fallut s'arracher aux caresses des enfants et aux baisers de Mme Delmas, qui ne pouvaient se résigner à nous voir partir. La nuit était venue quand nous montâmes en wagon. Lorsque Georgette vit disparaître dans les ténèbres la silhouette de la vieille tour, sa main pressa la mienne et sa tête s'appuya sur mon épaule.

—"Paul, me dit-elle, j'ai beaucoup souffert à Montlhéry ; mais le souvenir de ces lieux que nous avons revus aujourd'hui me sera cependant toujours cher, car c'est à Montlhéry que nous nous sommes connus.

—"Nous y reviendrons, répondis-je, comme un pèlerinage consacré par notre amour.

—"Oh ! Paul, murmura-t-elle, comme je vous aime !"

"Serrée contre moi et bercée par le tangage du wagon, elle s'assoupit ; et à la lueur douteuse de la lampe je regardais son charmant visage, qui reflétait le bonheur.

"Enfantillages, puérilités de la jeunesse, dirait un sceptique ; mais ce n'est pas toi qui tiendras ce langage, toi qui vois constamment apparaître à tes yeux l'image de celle que tu aimes d'un amour égal à celui que j'ai pour Georgette.

" J'ai souvent entendu dire que l'homme absorbé par une grande passion manque d'énergie et est incapable de se donner à aucun travail sérieux. Je donne à ce prétendu axiome un éclatant démenti : jamais je n'ai travaillé avec une pareille ardeur ; mes tableaux avancent rapidement, et, sans me montrer présomptueux, je crois au succès de mon exposition.

" Et toi, monsieur le savant, reviendras-tu avec de précieuses découvertes et un rapport qui préparera ton entrée à l'Académie des sciences ?

" T'ai-je dit que mon père aime Georgette comme sa propre fille, qu'elle l'a conquis sans réserve, et que son front, dont les plis soucieux m'ont souvent attristé, s'illumine dès qu'il voit le charmant visage de ma fiancée et entend le timbre mélodieux de sa voix ?

" Ah ! mon ami, nous devons nous réjouir d'avoir des parents qu'aucun sacrifice n'effraye, dès qu'il s'agit d'épargner un chagrin à leur fils.

" J'aurais encore bien des choses à te dire, mais ce sera pour une autre lettre, si tu ne m'annonces pas ton prochain retour.

" A toi de cœur,

" PAUL LEBRUN."

Lucien Delteil se sentit reconforté par ces lettres. Il savait qu'il pouvait avoir une confiance absolue en sa grand'mère, et la foi dans l'avenir qu'exprimait son ami se communiquait à lui.

Absorbé dans ses pensées, il s'oubliait dans sa chambre, lorsqu'un de ses camarades vint le chercher. C'était un jeune homme de son âge avec lequel il s'était lié à l'école ; leur intimité était devenue plus grande encore depuis qu'ils faisaient partie de la mission dirigée par M. Fréminy.

—On va se mettre à table, dit le jeune homme, on n'attend plus que toi.

—Je suis à vous, mon cher Durfort, répondit Lucien.

Il était d'une gaieté inaccoutumée, et son ami remarqua que sa physionomie n'avait plus l'expression soucieuse des jours précédents.

—Tu as reçu de bonnes nouvelles de Paris ? lui dit il.

—Oui, excellentes.

—J'en suis enchanté. J'aurai une proposition à te faire, mais après le déjeuner ; ne nous faisons pas attendre.

Après le repas, M. Fréminy annonça à ses compagnons qu'il considérait leur mission comme terminée et que dans huit jours on rentrerait à Paris.

Il ajouta que, pendant ces huit jours, ces messieurs étaient libres de prendre un repos bien mérité.

Quand M. Durfort se trouva seul avec Lucien, il lui dit :

—M. Fréminy nous accorde à tous un congé dont nous aurions tort de ne pas profiter. Or, mon cher Lucien, je te propose de venir avec moi.

—Où cela ?

—Chez mes parents qui, comme tu le sais, ont leur château au pied des Pyrénées. Mon père et ma mère te connaissent. Ils savent que tu est mon ami, ils te recevront à bras ouverts. Je n'ai pas à te vanter la beauté de ce pays, nous y ferons de très intéressantes excursions.

Lucien paraissait hésitant.

—Oh ! ne refuse pas ! ajouta M. Durfort.

—Soit, fit Lucien, je t'accompagnerai. Quand partirons-nous ?

—Ce soir même, si tu veux.

—Eh bien, oui, ce soir.

Lucien entra chez lui, pour répondre à la lettre de sa grand-mère et à celle de Paul Lebrun.

Il ne voulait pas aller faire un séjour d'une semaine au château des parents de son ami Durfort, sans que Mme Villarceau en fût prévenue.